

Oui, le VIH est encore présent et non, on n'en guérit toujours pas

► **JOURNÉE MONDIALE DU SIDA** Rappel sur les moyens de s'en prémunir, soit le préservatif !

«**J**e lisais l'autre jour que 15% des jeunes Français pensaient qu'il était facile de guérir du SIDA», s'agace Marie-Angèle Béguelin coordinatrice du Groupe SIDA Jura (GSJ). «Il est temps de redonner à cette maladie l'importance qu'elle a, sans dramatiser.» De fait, nombre de jeunes gens imaginent cette maladie d'un autre âge, que le VIH (virus de l'immunoséquence humaine) ne concerne pas leur génération. Une grave méprise: «Dans les derniers mois, j'ai reçu cinq personnes nouvellement diagnostiquées séropositives», raconte Cécile Bassi, médecin à l'H-JU, «trois d'entre elles avaient moins de trente ans, une moins de vingt.» Une réalité ignorée: en Suisse on compte environ trois cas de séropositivité pour 1000 habitants.

D'où vient le préjugé selon lequel le SIDA n'est plus un problème? «Les gens n'en meurent plus, alors ça ne fait plus autant peur», explique Jeanne*, qui vit avec le virus depuis plus de 30 ans. En effet, la trithérapie permet aux «personnes vivant avec» de mener une vie normale, mais le traitement demeure lourd, physiquement et psychologiquement. «Je vis avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête.»

VIH et pas SIDA

On peut être porteur du VIH et ne pas avoir le SIDA. «Le SIDA correspond à la survenue d'infections opportunistes qui profitent des défaillances immunitaires causées par la présence du VIH», explique Cécile Bassi. Le virus attaque les lymphocytes, «l'armée de défense de notre organisme», réduisant peu à peu le nombre de «soldats» et rendant l'organisme vulnérable à toutes sortes de virus, parasites et bactéries normalement inoffensifs. Lorsque ces maladies sont déclarées, on parle de SIDA, avant cela, de séropositivité.

Si les cas de SIDA sont peu fréquents en Suisse et en Europe, ils sont encore monnaie courante dans le monde et spécialement en Afrique. Au Zimbabwe, par exemple, 17% de la population est infectée par le virus! Des programmes du Global Fund essaient de fournir les médicaments contre l'épidémie, mais «le financement de cette instance est menacé en



En Suisse, l'immense majorité, si ce n'est la totalité, des nouveaux cas de contamination ont pour origine un rapport sexuel.

ARCHIVES ROGER MEIER

ces périodes de crise économique», s'inquiète Cécile Bassi.

Principe du «safer sex»

En Suisse, l'immense majorité, si ce n'est la totalité, des nouveaux cas de contamination ont pour origine un rapport sexuel. Pour ne courir aucun risque: porter un préservatif lors des pénétrations vaginales et anales et éviter le contact buccal avec du sang et du sperme. À noter que la salive n'est en aucun cas porteuse du virus.

Certains argumentent que le risque de contamination est, somme toute, assez faible et qu'après tout, on peut tenter sa chance... Contre la persistance d'idées aussi dangereuses, une seule solution, l'information.

À la suite de coupes budgétaires, le GSJ focalise ses actions de prévention sur les groupes à risque: les migrants, les hommes ayant des rela-

tions avec les hommes, les travailleuses du sexe et les jeunes. Dans le cadre de «Réalité de vie +», un programme de prévention poursuivi par le GSJ malgré l'arrêt des subventions fédérales, Jeanne* se rend dans les écoles post-obligatoires et les centres de jeunesse, afin de les sensibiliser les 18-25 ans. «Mettez le préservatif pendant trois mois, ensuite allez faire le test en amoureux. C'est juste trois mois. Ça vous permet de vous connaître et de vous faire confiance.» Là est le fond de son message.

Le dépistage, un acte citoyen

Trois mois, c'est le temps que prennent les anticorps pour être détectables par les tests de laboratoire. Après ce délai, si l'individu n'a eu aucun rapport sexuel non protégé, le test pourra l'assurer qu'il n'est pas porteur du virus.

Pour passer un test de dépistage, il suffit de s'adresser au planning familial. Le test qui est anonyme coûte une trentaine de francs et le résultat est obtenu après 20 minutes environ. En cas de résultat positif, des analyses plus poussées seront effectuées. Il arrive en effet qu'il y ait des «faux positifs».

Effectuer un dépistage dans le cas où l'on aurait eu, ne serait-ce qu'une fois, des relations sexuelles sans préservatif est fondamental. «Des gens ne sont pas au courant qu'ils sont infectés et ne l'apprennent que lorsqu'ils tombent malades», raconte la docteure. «Avec le risque de contaminer d'autres personnes, voire même d'y rester», ajoute Jeanne*.

Lorsque le virus est contracté, il arrive parfois que des signes de primo-infection se manifestent, tels

une angine, une grippe ou un zona, quelques semaines après la contamination. «Si de tels symptômes apparaissent peu de temps après un rapport à risque, il est encore plus impératif de consulter son médecin et de se faire dépister», recommande Cécile Bassi.

Trithérapie préventive

L'un des points essentiels de la prévention est la déculpabilisation. «Nous ne sommes pas infaillibles, se trouver dans une situation à risque peut arriver à tout le monde.» Il arrive que le préservatif casse; il arrive aussi que l'on omette de se protéger, parce qu'aucun des partenaires n'a amené de préservatif ou qu'une soirée bien arrosée ait rendu caduques les principes du «safer sex».

Dans ce cas, il est nécessaire de retrouver son partenaire, afin d'effectuer conjointement un test de dépistage, mais, parfois, cela est impossible. Reste alors l'option de s'adresser à l'hôpital afin, si cela est indiqué, de suivre une prophylaxie post-exposition (PEP).

La PEP est une trithérapie sur un mois; elle permet d'éviter que le virus ne s'installe dans l'organisme. C'est le traitement que suit le personnel soignant de l'hôpital s'il s'est exposé au virus en se piquant malencontreusement, par exemple. Le temps est compté: la PEP doit être initiée au plus tard 48 heures après le rapport à risque. «Très peu de gens connaissent l'existence de cette possibilité de prévention après un risque avéré», déplore Cécile Bassi. Alors, parlez-en autour de vous!»

ALAN MONNAT

*prénom d'emprunt

«C'est très compliqué, on a peur d'être rejeté»

Petit à petit, l'espérance de vie des personnes séropositives rejoint celle de la population normale. À condition de suivre leur trithérapie, elles peuvent mener une vie normale, tomber amoureuses et même construire une famille. «Dans les années nonante, on les accompagnait à la mort, raconte Marie-Angèle Béguelin du Groupe Sida Jura, à présent, on les accompagne à la vie.»

Virémie indétectable

Si la trithérapie est bien suivie, le virus ne circule plus dans le sang du patient ni dans les sécrétions, et n'est présent que dans certains recoins de l'organisme. On parle alors de «virémie indétectable» ou «avirémique». Le risque d'infecter son partenaire lors de rapports sexuels non protégés est alors «méprisable», pour ne pas dire nul. Une source d'espoir et de réconfort pour les personnes infectées par le virus... qui devrait également rassurer

leurs potentiels partenaires. Le regard, la réaction des autres, c'est là l'une des craintes premières des personnes infectées.

Imaginez-vous atteints par le virus. Comment l'annoncez-vous à la personne dont vous tombez amoureux? De but en blanc? Après plusieurs mois de relations protégées? «C'est très compliqué, déplore Jeanne*. On a peur d'être rejeté.»

«J'ai juste fait l'amour»

Cette peur du rejet concerne tous les séropositifs. Dans l'inconscient populaire, le SIDA, c'est toujours une affaire d'homosexuels ou de toxicomanes, voire même une punition divine. «Les gens se disent qu'on a forcément fait quelque chose de mal, raconte Jeanne*. Moi j'ai rien fait de mal, j'ai tué personne, j'ai juste fait l'amour. J'avais 17 ans.» Les personnes séropositives se sentent coupables, honteuses. Elles n'osent pas en parler

autour d'elles. Elles craignent plus que tout que cela se sache et qu'on leur colle l'étiquette de sidéen.

«Le canton du Jura est petit, cela rend l'anonymat encore plus compliqué, note Cécile Bassi. Même le fait d'aller chercher les médicaments à la pharmacie peut être difficile à vivre.» Tout pousse les personnes séropositives à se murer dans le silence et à vivre dans l'isolement.

À l'occasion de la journée mondiale du SIDA, Jeanne* espère que la population témoigne sa sympathie et sa tolérance envers les personnes séropositives. «J'aimerais que les gens qui sont concernés par le virus soient plus libérés, qu'ils osent en parler, qu'ils ne restent pas dans leur trou.» Et pour que cela soit possible, il faut que la population dans son entier soit informée. Qu'on se le dise: les personnes séropositives peuvent vivre une vie normale, elles sont «normales», nul besoin de fuir.

AM